

La fête des vigneronns

Autor(en): **J.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 17

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220240>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

tomie vous font plaisir ? Oseriez-vous dire que vous aimez les rats quand il faut mettre quatre mille francs pour offrir une fourrure de rats gondins à votre femme ?

Vous n'allez pas oser me dire que l'oie et la dinde sont des animaux intelligents et que vous avez du plaisir à soutenir une conversation avec elles ?

Je voudrais les voir ceux qui affichent partout ces mots « soyez bons pour les animaux », je voudrais les voir quand une mouche tombe dans leur verre, quand un ver se présente dans leur salade ou une chenille dans leur potage ?

Moi, j'aime tout juste le cochon, non pas à cause de son gazouillement, mais à cause de son fumet quand il est cuit ; j'aime aussi la langouste et le poulet rôti, à part cela, ne me parlez pas des animaux.

Montenailles.

RECTIFICATION

Dans la charmante poésie de Mme Chatelan-Roulet, que nous avons publiée samedi dernier, un vers, le cinquième, de la première strophe : « Ces pétales épars » manquait. Accident de mise en page, sans doute. Nous exprimons à l'auteur et à nos lecteurs nos sincères regrets.

LA FÊTE DES VIGNERONS

Bien, nous l'aurons de nouveau l'an prochain, la Fête des Vignerons. Elle n'a pas eu lieu depuis 1905. Et, dès lors, il y a eu la grande guerre. Celle-ci a bouleversé le monde, qui a grand-peine à se remettre daplomb. Nous avons bien cru, un moment, que nous ne la reverrions pas, cette fête admirable. Oh ! sans doute, nous ne sommes pas certain d'assister de nouveau à cet impressionnant spectacle : l'homme n'est pas immortel. Mais il nous reste l'espérance. C'est toujours ça.

Nous ressentons encore le frisson d'enthousiasme que nous avons éprouvé à la fête de 1889 — un accident nous a privé du plaisir de voir celle de 1905. L'abbé-président était alors Paul Ceresole. L'arrivée des Cent-Suisses, escortant les conseils de la Confrérie et venant se ranger tout autour de l'enceinte, était déjà fort imposante, comme, du reste, la vue de ces estrades, absolument combles. Mais quand s'ébranlèrent les cloches de St-Martin, accompagnées de la voix grave du canon ; quand aux trois monumentales portes d'entrée, apparurent, précédées chacune de son corps de musique, les troupes de Palès, de Cérés et de Bacchus ; quand, aux accents d'une marche triomphale, elles s'avancèrent lentement, de front, et se rangèrent dans le vaste cirque, alors les larmes prelaient aux yeux ; l'émotion de cette foule était intense ; tous les cœurs vibraient à l'unisson ; on était fier de son pays.

Voilà ce que verront ceux qui vivront encore au mois d'août 1927. Espérons que nous serons tous là, pour applaudir à cette superbe glorification du travail de la terre, qui caractérise tout particulièrement l'activité des Vaudois.

A propos de la Fête des Vignerons, permettez, pour terminer, deux anecdotes.

Il s'agit tout d'abord de la fête de 1865. Le jour où quelques familles lausannoises, et la nôtre était de celles-là, s'étaient rendues, en char à ridelles, au petit matin, à Vevey, il pleuvait, malheureusement. La fête eut lieu, tout de même. Les estrades étaient bondées. Naturellement, interdiction formelle d'ouvrir les parapluies. Malgré cela, un spectateur, un étranger, s'obstina. Alors, ce furent des gradins supérieurs des lazzi, des protestations, puis un bombardement formidable du malencontreux parapluie, avec tout ce qu'avaient sous la main les spectateurs, particulièrement des débris de victuailles : coquilles d'œufs, pelures d'oranges et de saucisson, etc. L'homme au parapluie ne bronchait pas. Bientôt, de son « pépin », il ne resta plus que les baleines, d'où pendait lamentablement des lambeaux déchirés de l'étoffe. L'étranger resta impassible, jusqu'à la fin de la représentation. Il en avait une santé, celui-là, croyez-vous.

L'autre fait se passa lors de la fête de 1889. La veille du jour officiel, le mercredi, il y eut soirée vénitienne dans la rade veveysanne. Plusieurs Lausannois s'y rendirent. Des trains spéciaux avaient été organisés entre Lausanne et Vevey. Le soir, à 18 heures, l'affluence était telle à la gare de la première de ces deux villes, que, pour éviter les accidents, on avait tendu des cordes, afin de maintenir le public sur le quai. Sur la voie voisine de celle sur laquelle était le train spécial pour Vevey stationnait le train en partance pour Neuchâtel. Un Lausannois, dont le pénible caractère était bien connu — il est mort — qui se proposait d'aller à Vevey, voulut faire le malin, afin d'accaparer une bonne place, avant la cohue. Il franchit la corde, traversa le train de Vevey et alla se poster sur la plateforme d'un wagon de celui de Neuchâtel. Soudain, ce dernier se met en marche. Notre voyageur veut descendre ; un employé l'en empêche. Et, au bruit des applaudissements et des ricanements de la foule, qui avait compris la combinaison, le Lausannois, trop malin, partit pour Renens, au lieu de Vevey.

J. M.

Les facéties de Bismarck. — A l'heureuse époque où l'Allemagne n'était pas encore unifiée, les facéties de Bismarck ont donné lieu à d'innombrables anecdotes.

Lorsque les représentants des principautés se réunissaient à Francfort pour les affaires de la Diète, ils descendaient bourgeoisement à l'hôtel. Bismarck, à l'un de ces voyages, s'aperçut que son appartement manquait de sonnette. N'était-ce pas là, par hasard, une humiliation infligée à la Prusse ? Elle était donc une bien petite personne, puisque son délégué n'avait pas même de sonnette pour sonner son secrétaire ou son domestique ?

Et Bismarck de mander le patron de l'hôtel :

— Eh bien ! lui dit-il, et une sonnette ? Comment communiquerai-je avec mon personnel ?... Faites m'en tout de suite poser une.

— Oh ! monsieur le comte, fit le patron, vous poser une sonnette ! C'est que ce serait tout un travail !... C'est impossible !

— Bien, mon ami, répliqua Bismarck, c'est entendu. Je vais voir comment m'en passer.

Cinq minutes après, un formidable coup de pistolet retentissait dans l'hôtel et le patron accourait, tout épouvanté, en demandant ce qui s'était passé.

— Mais rien du tout, mon ami, lui répondit jovialement Bismarck... J'ai simplement tiré pour appeler mon domestique. Ainsi n'ayez pas peur et ne vous faites pas de mauvais sang. Je tirerai de même chaque fois que j'aurai besoin de quelqu'un. Voilà tout... Le soir même Bismarck avait sa sonnette !

HISTOIRE D'UN MAT DE KERMESS

LES mâts jouent incontestablement un rôle important dans l'ornementation de la kermesse et pourtant vous êtes-vous demandé ce que les mâts sont ?

On choisit, dans la forêt des sapins élevés dont le tronc affecte une forme régulière, afin d'obtenir des mâts ronds. L'écorce soigneusement enlevée rend les mâts nets, et l'on peut même passer ensuite le papier verrou pour faire des mâts lisses.

On ne supporte guère d'ordinaire les mâts lisses incolores : on préfère les mâts teints. La décoration d'un mât demande un réel travail et je vais vous expliquer comment un mât se peint.

L'ouvrier place les mâts sur des chevalets, avec toutes sortes de précautions, pour ne pas laisser les mâts choir, car ils pourraient s'endommager, et on aurait des mâts lésés. Avec un gros pinceau on passe la peinture sur les mâts de long en large. Mais l'important consiste précisément à bien choisir la couleur à mettre. On ne fait guère aujourd'hui de mâts noirs : c'est ce qu'on appelait jadis mâts « cabres ».

Avec plusieurs couches de couleurs variées on obtient les mâts chinés ; mais ce sont vraiment des mâts laids. Les plus beaux sont incontestablement les mâts tricolores.

Une fois peints, les mâts demandent à être mis en place : l'opération est délicate et pénible, et on peut toujours s'attendre à ce que le poseur de mâts sue.

On choisit d'ordinaire des endroits bien en évidence où les mâts trônent, et où ils ne semblent pas des mâts rabougris.

Une fois les trous creusés, on dresse les mâts en ayant soin de ne pas endommager la peinture pour cela on entoure parfois les mâts de laine. Avec des cordes attachées, on dirige l'opération sans trop tirer pourtant, de crainte d'avoir des mâts serrés.

Quand l'opération est terminée, on voit ce que les mâts donnent comme effet d'ornementation.

Et voilà ce que j'ai cru devoir vous raconter sur le mât : est-ce trop ? En tout cas, je croie avoir dit sur le mât tout ce que je savais.

Peut-être aurais-je pu vous parler encore de mâts sacrés, comme ceux du pays de Cocagne car les habitants de ce pays sont en fait de mâts nos maîtres. Mais je m'en tiens là. Vous savez désormais ce que le mât cache... Bono.

Mât-Boule.

Mots d'enfants. — On raconte à Bébé l'histoire du libérateur de la Suisse et arrivé au principal épisode de la vie du héros, on cherche à lui faire comprendre la cruauté de Gessler, qui fait abattre par Guillaume Tell une pomme sur la tête de son fils, au péril de vie de celui-ci.

L'enfant paraît vivement impressionné. Puis, rompant le silence :

— Et la pomme?... Qui est-ce qui l'a mangée ?

— Mon cher, pour sa fête, j'ai donné à ma femme une belle plante.

— Hum ! Pour un richard comme vous, c'est maigre !

— Maigre ?... C'était une plante grasse !

UNE IDÉE

SAVEZ-VOUS ce que pense Jean-Louis le propriétaire du « Coin bleu », rièrre la commune de Villeneuve, de l'insuccès de toutes les tentatives de conciliation esquissées lors de la récente session de la Société des Nations ? Eh bien, écoutez-le :

— Cela ne m'étonne pas, me répétait-il hier pour la troisième fois, qu'ils n'aient pas pu s'entendre, ces diplomates et ministres réunis à l'autre bout du lac. Voyez-vous la politique, c'est comme l'éducation. Un bon éducateur sait à l'occasion fermer un œil, car qui veut tout voir, tout savoir et tout prévoir, fait une œuvre qui trompe. La vie des hommes et des femmes n'a jamais été une ligne droite, mais elle est belle bien un enchevêtrement de zig-zags, de spirales et autres figures géométriques, quand elles ne sont pas algébriques, qui ne permettent pas à chacun de se retrouver dans ce charabia de méandres, de chassés-croisés et de signes cabalistiques. La politique n'est pas autre chose et les acteurs du Grand Théâtre, à Genève, ont vu et voulu faire trop de choses à la fois. A nous autres Vaudois, qui nous y connaissons dans ces choses-là, il ne viendrait pas à l'idée d'aller traiter de grandes et importantes affaires autour d'une tasse de thé mielleux comme l'ont fait à Genève les amis Austen Chamberlain, Aristide Briand et Cie ? C'est un verre de vin qu'il faut se faire servir dans ces occasions et si un verre ne suffit pas, il faut en prendre deux, trois, enfin la dose voulue pour réussir à se concentrer sur l'idée maîtresse, sur la ligne principale de l'affaire tout en négligeant les détails secondaires qui embarrassent et paralysent l'action et la réflexion. C'est ainsi que dans le canton nous traitons les affaires et vous voyez, n'est-ce pas vrai, que ce n'est pas nous à pas fait de tort jusqu'ici. D'ailleurs vous n'ignorez pas que les peintres modernes ceux qui sont à la hauteur des temps troublés et bizarres que nous traversons, travaillent de la même façon. Avant de parfaire leurs chefs-d'œuvre, ils se rincent le gosier jusqu'à ce que l'œil se rapetisse et que les détails se fondent en de puissantes lignes qui donnent cet air d'unité profonde à leurs peintures. Ils arrivent ainsi à obtenir à côté d'une impression d'ensemble magistrale une symphonie de couleurs merveilleuse. Je connais un, et pas des moindres, qui dans l'intimité reconnaît que tous ses chefs-d'œuvre sont les fils de quelques bonnes bouteilles de par chez nous.

Seulement, j'ai encore un conseil à donner à nos amis du Parlement international et s'ils l'ont bien ils risquent bien de faire comme le singe de la fable qui avait négligé d'éclairer la lanterne.